

2: 72G'0

I rasset d'Orcet.

La Préface de Poliphile.

Par Mr Claudius Popelin.

Bureaux de la Revue Britannique. Paris.

1884 .

Avertissement au lecteur.

Le format de ce document est une photocopie texte, c'est à dire est exactement conforme à l'original, au caractère près. Ainsi la pagination, le nombre de lignes par page et le nombre de caractères par ligne est respecté, permettant ainsi une recherche facile des références citées par d'autres auteurs.

Les éventuelles erreurs d'orthographe, de numéro de page, etc... du document sont en principe identiques à l'original. Cependant malgré le soin apporté à la mise en texte de cet ouvrage, il peut subsister des différences par rapport au texte original. En effet la procédure de création de ce fichier texte, à partir du livre original, nécessite un grand nombre d'opérations délicates, laissant place à d'éventuelles erreurs.

En cas de doute, prenez le soin de vérifier sur le texte original du livre papier.

(C) Copyright 2025 by Jean Pierre Donabin. Site : livres-d-hermes.fr

REVUE
BRITANNIQUE

REVUE INTERNATIONALE

REPRODUISANT

LES ARTICLES DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES DE L'ÉTRANGER

COMPLÉTÉS PAR DES ARTICLES ORIGINAUX

SOUS LA DIRECTION DE M. PIERRE-AMÉDÉE PICHOT

63^e ANNÉE. — 1887

TOME DEUXIÈME

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE BRITANNIQUE

RUE DE LA VICTOIRE, 71

LA PREFACE DE POLIPHILE

Par M. CLAUDIUS POPELIN

I

Comme couronnement d'une carrière aussi brillante que bien remplie, M. Claudius Popelin vient de s'élever un de ces monuments que lui enviera tout lettré doublé d'un artiste et tout artiste doublé d'un lettré. J'établis cette distinction parce qu'elle n'est pas oiseuse. L'enseigne de ce monument est modeste il s'intitule tout simplement : *Introduction à la lecture de l'hypnérotomachie de Poliphile*. Mais cette introduction forme à elle seule un fort volume, dans lequel sont résumées toutes les recherches faites par l'auteur pour mener à bien une oeuvre d'érudition colossale ; et je ne crois pas qu'il existe nulle part d'histoire plus complète de l'art italien, depuis sa naissance jusqu'à la fin du seizième siècle. J'aurais voulu que M. Popelin fit une part plus large à l'influence française, dont les Italiens eux-mêmes reconnaissent la prédominance dans la formation de leur littérature et de leur art national. Mais les efforts que j'ai tentés pour l'établir n'ont pas encore abouti à des résultats assez indiscutables pour être acceptés les yeux fermés par un esprit aussi académique que celui de l'élégant traducteur du *Songe de Poliphile*. Je crois cependant qu'après avoir lu cet article, ses convictions s'en trouveront fortement ébranlées,

La voie que je suis n'est pas seulement hérissée d'obstacles de toute sorte ; elle a en grande partie été effacée par le temps, et surtout par le grand cataclysme de la fin du dernier siècle. Il m'est donc souvent arrivé dans mes essais précédents de perdre la piste et de m'égarer dans de faux sentiers ; cependant je n'ai jamais cessé d'entrevoir le but que je me proposais, et cette fois je crois l'avoir atteint.

C'est un sujet que M. Popelin n'a pas osé aborder; il a préféré renvoyer le lecteur à la *Revue Britannique* du mois de juin 1881. Je n'avais alors fait qu'entrevoir la vérité ; je puis affirmer aujourd'hui haut la main que *le Songe de Poliphile* n'est pas autre chose qu'un traité de *grimoire Maçonique*, c'est-à-dire de grimoire appliqué à l'architecture, ne différant des traités plus modernes de ce genre que par la richesse et la noblesse incomparables de ses compositions. A cette époque, je ne possédais qu'une seule des clefs de cette écriture mystérieuse, celle qui suffit pour interpréter l'art grec; depuis, je me suis aperçu qu'il en existait une autre particulière à l'art moderne, dont on ne trouve pas de trace dans le grec.

En effet, la *langue des dieux*, puisque tel est le nom que Platon donne à l'écriture secrète de son temps, a été condensée sous une forme hiératique, à une époque peut-être antérieure à l'alphabet phénicien, dans le syllabaire chypriote, qui, contrairement aux syllabaires égyptiens et cunéiformes, ne comporte pas de caractères *polyphones*, c'est-à-dire jouant tantôt le rôle d'*idéogrammes*, tantôt celui de *phonogrammes*.

Le grimoire moderne, à la différence du grec et à la ressemblance de l'égyptien et du chaldéen, procède à la fois par *phonogrammes*, qui sont des *rébus*, et par *idéogrammes*, qui sont des *charades*. Ainsi un *soulier*, une *sandale*, une *botte*, indépendamment de leur valeur phonétique, peuvent indiquer celui qui les fabrique, c'est-à-dire un *robelineur* ; un *masque* se lit *comédie*; une *épée*, *guerre*; une *balance*, *marchand* ; une *fiolle*, *verre*; un *poisson*, *mer*; une *bête fauve*, *vene*, etc. C'est la détermination exacte de ces termes de métier qui fait la plus grande difficulté du grimoire moderne, parce

qu'ils ont changé à la suite des temps. Jamais je n'aurais trouvé la signification des chaussures en grimoire, s'il ne m'était tombé entre les mains un dictionnaire des arts et métiers du siècle dernier, mentionnant la corporation très illustre des *savetiers-robelineurs*, qui semblent avoir joué un rôle considérable dans l'union des syndicats de corps et métiers formant l'ancienne franc-maçonnerie parisienne. On trouve les traces de ce vocable dans une foule de noms propres français, tels que *Robillot, Robiland, Robelin, Rabelais*, etc., et il sert en grimoire à écrire le mot *ribauld*. Le *roi des ribaulds* était, comme on sait, un des hauts personnages de la *truanderie*. On trouve dans Marot le mot *ribleur*, avec le même sens que celui de *ribauld*. Il semblerait que son étymologie vienne de *rhabiller* les vieilles chaussures.

Mais le grimoire moderne n'entremêle pas la charade et le rébus, comme le faisait l'hiéroglyphie égyptienne. La *charade*, ainsi nommée parce que les personnages qui la jouaient étaient montés la plupart du temps sur des chars, servait à composer des mascarades satiriques dans lesquelles chaque personnage était un couplet ou *ritournelle*, à cause du retour régulier d'une consonance en L au huitième et dernier pied de chaque vers, destiné à aider les spectateurs à le déchiffrer.

Voici comment les experts tailleurs composaient ces personnages, car, à cette époque, ils étaient en même temps poètes ; et, comme le fait remarquer le P. Ménestrier, ils ont fourni au *blason héraldique* la plupart de ses termes.

Un homme portant une *épée* et une *balance* était un *guerrier marchan*, et s'il y joignait un *bijou* quelconque, c'était un *joaillé* ; ajoutez-y un *pain*, emblème naturel du *pannetié*, vous lirez *guerre-marchan-joaillé-pain*. Ce genre d'écriture n'étant possible qu'à la condition de ne pas tenir compte des voyelles, on devra traduire *grimoire saint Gilpin*, ce qui est aussi la véritable traduction d'*hypnerotomachie* (grec, *amour songe il poing*). Nos pères prononçaient *grec gré*, et toutes les fois qu'on trouve en grimoire des mots écrits dans une langue étrangère, ils doivent être traduits en *vulgaire*, c'est-à-dire en français héraldique, en faisant précéder la tra-

duction du nom de la langue, comme dans *hypnérotomachie* (gré, *amour songe il poing*). La plupart des noms de Rabelais sont composés de la sorte ; par exemple : *Thaumaste* (grec, *mirobolant*), *grimoire blanc*, et *Pichrocole* (grec, *humeur noire*), *grimoire noir*. Quant à Panurge (grec, *fin*), *Griffon*, c'est le nom de son ami, le célèbre imprimeur *Griffe*, président du cercle maçonnique dont il faisait partie ; lequel s'intitulait *société angélique*, parce qu'un *chef d'ange* (*che angel*) est l'hérogramme le plus fréquent des *saingilles* ou *saint-gilpins*, que le vulgaire nommait *rose-croix*.

Passons maintenant à l'interprétation d'une de ces charades telles qu'elles fourmillent dans tous les livres des siècles passés. Il y avait trois manières de les exprimer : par des *personnages vivants*, comme dans les mascarades ; par des *dessins*, comme dans les gravures ; enfin, par de simples *descriptions*, comme celles qui emplissent les pages de *Gargantua* et de *Poliphile*. En voici une que j'emprunte au *Tuileur Expert des sept grades du rite français, orné d'une gravure allégorique*. Paris, Roret, 1836.

J'ignore si cette gravure a existé, car elle n'existe plus dans mon exemplaire ; mais, en tout cas, elle a été doublée d'une description qui la rend complètement inutile. Comme toutes les lectures héraldiques, celle-ci est beaucoup plus claire que les blasons figurés, qui sont presque toujours à peu près indéchiffrables sans cette lecture. C'est pour cela que *le Songe de Poliphile* et tant d'autres livres de cette espèce sont accompagnés d'un texte n'ayant généralement d'autre but que de faciliter l'intelligence du grimoire contenu dans les planches, lesquelles en sont le véritable et unique texte. Passons maintenant à la gravure absente de mon *expert tuileur*. Je cite textuellement :

DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

Dans un jardin *boisé* d'une manière pittoresque, est une belle *femme* revêtue du costume *grec*. Elle est *assise* au pied d'un *arbre*, appuyée sur son bras droit, tenant un livre qu'elle lit avec beaucoup d'attention. Près d'elle, veillant sur elle, est un *chevalier* mystérieux,

armé de pied en cap, le *bouclier* au bras gauche, un *glaive* à la main droite.

Dans un marais fangeux, faiblement éclairé, sort un *monstre à sept têtes* qui s'avance sur la déesse. Mais le chevalier qui veille avec sollicitude aperçoit le monstre et lui présente son *bouclier*, dont les *rayons* lumineux l'éblouissent et lui font faire un *mouvement violent en arrière*. Le chevalier le menace de son glaive divin, s'il ne continue pas à *s'éloigner*.

La *femme*, c'est la *déesse* de la *maçonnerie*, occupée à méditer le livre de la Sagesse. Le *chevalier* est le *tuileur expert*; le *monstre à sept têtes* est l'emblème des sept passions ennemies de la maçonnerie: l'ignorance, le fanatisme, la superstition, l'hypocrisie, l'audace, la curiosité, l'indiscrétion.

Inutile de dire que cette explication n'est qu'un tissu de *grimaces*, car tel était le nom qu'on donnait à ce genre d'allégorie, et de là est venu le mot se *grimer*, qui littéralement veut dire; *s'écrire*.

Voici la traduction de cette explication :

Un jardin boisé est une *forêt feuillue*; sous un arbre, *chef arbre*; un chevalier armé de toutes pièces, *heaulmier* ; l'épée à la main, *guerrié*; la déesse de maçonnerie, la *mère, mère*; assise au pied de l'arbre, *gît*; tenant un livre qu'elle *lit, lit*; le chevalier combat, *poing*; avec un bouclier rayonnant, *coeur rais*; un monstre, *monstre* ; à sept têtes, *chefs 7* ; il l'éloigne, *éloigne*.

Maintenant on peut suivre pas à pas sur la traduction que j'ai donnée la composition de cette charade.

Forêt, fils cerfbeer lumière grimoire Gilpin
Ecrire monstre sache patelin.

Le baron Cerfbeer de Medelsheim, l'auteur de cette charade, était le frère de la femme de mon grand-oncle maternel, et, après avoir été pacha de Scutari, il fut, comme il le dit, une des *lumières* de la franc-maçonnerie. Les *forêts fils*, que Rabelais écrit *farfelus*, sont la traduction française exacte du grec *druïdes*; on les nomme *forsters* en Angleterre, où ils sont restés la branche la plus importante de la franc-maçonnerie britannique. Quant au *patelin*, ou langage *patelinois*, c'est un

des nombreux noms du grimoire ; mais il indique plus particulièrement celui que Rabelais désigne sous le nom de *grimoire blanc* et qui comprend les signes de reconnaissance ou *grimaces* à l'aide des mains (pattes).

Montre-moi patte blanche, ou je n'ouvrirai point,

répond le *biquet* au loup dans la fable de la Fontaine. En grimoire, une *patte blanche*, c'est une *patte lunée*, ou *couleur de la lune*.

Le *biquet* demande au loup de *pateliner*, et presque toutes les fables du malicieux bonhomme sont elles-mêmes des *patelinages*, dont quelques-unes se retrouvent dans *Poliphile*, notamment le *loup berger*, dont j'aurai occasion de parler plus loin.

Il résulte de cette citation que, contre mon opinion d'autrefois, le grimoire n'a pas été extirpé par la Révolution ; qu'il s'est bien perdu dans tous les corps de métiers par l'abolition du secret de maîtrise ; mais qu'il s'est conservé dans toutes les sectes maçonniques et qu'il doit être encore connu plus ou moins de tous les *tuileurs experts*, ou *lumières du grimoire*, qui ont été primitivement des tailleurs experts, et jouent aujourd'hui le rôle de hérauts maçonniques.

Et non seulement le grimoire ne s'est pas perdu, mais encore une des plus belles compositions en ce genre est due au peintre allemand contemporain Réthel. C'est le *Triomphe de la Mort*, publié à Leipzig en 1849. On y retrouve toutes les qualités des compositions de cette espèce, qui sont l'imprévu et le serré de la trame, et elle vaut la peine que je lui consacre un jour une étude à part, si j'en ai le loisir.

Enfin le testament mystique de Garibaldi prouve qu'il avait aussi le secret du grimoire et qu'il avait le grade de *phénix ard*, ou *phénix renaissant de ses cendres*, que nous retrouverons dans *Poliphile*. De là son désir d'être incinéré comme le phénix.

Mais le grimoire est en même temps la plus simple et la plus difficile des écritures, et l'on peut en donner la clef au

vulgaire sans qu'il lui soit possible d'ouvrir une serrure aussi compliquée. C'est littéralement comme un *rossignol* entre les mains d'un voleur novice. L'étude du *grimoire* exige des connaissances si étendues et si variées que, si les Grecs le nommaient la *langue des dieux*, nos pères l'appelaient à bien plus juste titre le *noble savoir*. Et, quand on l'étudie à fond, on s'explique parfaitement la passion avec laquelle s'y livraient jadis savants, grands seigneurs et grandes dames, tels que le Dante, Rabelais, Diane de Poitiers, Catherine de Médicis et Jeanne d'Albret.

II

L'histoire du grimoire est étroitement liée à celle de notre architecture nationale et en explique toutes les vicissitudes. Le grimoire des *Gilpins*, ou *saint Jean Gilpin*, désigne celui qui s'est toujours exclusivement servi du langage français ou *latin vulgaire*, et a supplanté en Occident les grimoires grecs, saxons ou scandinaves, dont il nous reste comme vestiges les alphabets dits *runiques*.

Mais à quelle époque remonte l'emploi du *latin vulgaire* dans le *grimoire*? J'en connais un exemple contemporain d'Auguste; on en trouve quelques autres dans les catacombes de Rome chrétienne, et le musée d'Epinal en possède un spécimen gallo-romain. Il est cependant certain que tous les pays soumis à l'influence druidique, c'est-à-dire les Gaules, l'Angleterre et une grande partie de l'Allemagne, se servaient du grimoire grec, à commencer par les Francs, dont les étendards, au dire du P. Ménétrier, étaient semés de *crapauds*, idéogramme bien connu dans l'antiquité de *Feronia*, *Phryniké*, *Bérénice* ou *Vérone*, déesse de la Liberté.

Existait-il en même temps des dissidents qui employaient la langue vulgaire, comme le fit plus tard Luther? C'est possible, probable même; mais, en tout cas, ils furent peu nombreux avant l'ère chrétienne et ne le devinrent que lorsque le grec cessa peu à peu d'être compris. Il est prouvé que

l'idiome vulgaire existait dès l'époque mérovingienne, sous le nom de *langue thais*, qui semble venir du grec *thés* (domestique), et qu'on se servait de cette langue pour composer des chansons, dont aucune ne nous est parvenue. Le premier signe certain de l'apparition du français est l'emploi du *gant*, qui remplaça le *kynéa* ou bonnet grec, comme désignation de la bonne fortune. Il est antérieur au règne de Théodose, qui abattit les temples païens et n'en laissa plus reconstruire.

Sur les chapiteaux mérovingiens apparaissent deux palombes perchées sur un pied, remplacées plus tard par deux *pieds de lion*; c'est le grade de maître *parplon* ou *parpaulme*, ce qui signifie *parpoli-homme*, un homme achevé, *parpolitus homo*. Dans les dialectes romans, *palombe* se prononçait *palon*; *colombe*, *colon*; *homme*, *on* ; d'où est venu le pronom impersonnel *on*. Le grimoire a conservé les élisions systématiques des consonnes finales ; ainsi *mouche* y a la valeur de *m*; *arc*, de *ar* ou *r*; *flûte*, de *fl*; *rains*, de *rain*, etc.

A partir de Charles le Chauve, le grimoire en latin Vulgaire dit *gilpin*, *gallois*, *gaultier*, *gaultique*, *lanternois*, *patelin*, etc., se répandit dans tous les pays de l'Europe sans exception. Peut-être s'était-il conservé en Angleterre ; mais, à coup sûr, il y est rentré avec le christianisme et a préparé la conquête normande, qui fut une revanche éclatante de l'élément celtique sur l'anglo-saxon. Les mêmes Normands le portèrent en Sicile, et les Carlovingiens l'imposèrent aux Saxons vaincus, comme à toutes les tribus sauvages de la Germanie.

Même aujourd'hui le *Triomphe de la Mort*, de l'Allemand Rethel, est écrit en français, comme le *Songe de Poliphile* et les parties mystiques du Dante, comme les cadres de *Gulliver*, de *Faust* et de la facétieuse cavalcade de *John Gilpin*, que j'ai commentée précédemment.

Il semblerait que la substitution du style néo-romain de la Renaissance au style français ou *gaultique*, aurait dû amener un changement de grimoire et remettre en honneur celui des Grecs, auquel le latin vulgaire s'était substitué. Il n'en fut rien, malgré la prise de Constantinople, qui jeta en Occident un grand nombre de réfugiés byzantins.

Les Grecs ont-ils conservé leur grimoire national ? Cela devrait être, puisque les traités de franc-maçonnerie les donnent, avec les Chinois, comme possédant une franc-maçonnerie distincte ; mais je n'ai pas eu l'occasion de vérifier si la maçonnerie grecque moderne n'est pas tout simplement une branche de la franc-maçonnerie française, bien que les chansons populaires de la Grèce renferment de nombreux vestiges de l'ancien grimoire.

Toujours est-il que les réfugiés byzantins n'eurent aucune influence, ni apparente ni secrète, sur le développement de l'art de la Renaissance, qui n'a rien à démêler avec le byzantin et n'est que du français habillé à la romaine. En effet, l'idiome héraldique, emprunté au français du onzième siècle, est encore l'idiome vulgaire d'une grande partie de l'Italie et de l'Espagne ; et, quant au saint-empire romain, l'étude de la langue officielle, c'est-à-dire du latin, y était si universellement répandue, le français moderne y était si généralement cultivé que les artistes et les lettrés d'outre-Rhin n'apercevaient pas plus de difficulté que les autres à se servir d'un idiome archaïque. Il n'en aurait pas été de même du grec, langue essentiellement rebelle aux Occidentaux, dans laquelle il me serait fort difficile pour ma part de composer des rébus, bien que, grâce à quinze ans de séjour en Grèce, je lise sans trop de peine ceux que nous ont laissés les anciens.

Le vieux dialecte picard resta donc la langue de l'art ; mais la Renaissance introduisait dans le primitif bagage du grimoire une foule d'images *retapées à neuf*, qu'il fallait classer, et qui le furent uniquement comme les mots étrangers introduits jadis dans l'hiéroglyphie égyptienne, c'est-à-dire par leur *valeur phonétique*. Ainsi un *faune* devient dans *Poliphile* l'équivalent du *phénix* gothique ; *Vénus* est la syllabe *ven* ; *Jupiter*, la disyllabe *Jupin*. Dans le caducée, on ne considère que les serpents, qui sont l'idéogramme de la médecine (*myre*). Mars avec une épée n'est qu'un *guerrié*, et s'il a un *casque*, il devient un *heaulmier* ou une *lumière*. Bref, le changement apporté à l'art par la Renaissance n'a été que purement extérieur ; les plans et le grimoire sont restés gothiques.

Mais pour faciliter l'usage de cette calligraphie nouvelle aux initiés, il fallait une nouvelle grammaire ou un nouveau *grimoire*, puisque ce dernier vocable n'est que la prononciation gothique de celui de *grammaire*. Le *Poliphile* est, ainsi que l'indique son titre, la *grammaire* ou le *grimoire* des disciples de *saint Gilpin*, ou, plus explicitement, la *grammaire de saint Jean Glypant*. Ce dernier mot est aussi grec que celui de *grammaire* et doit être un legs de l'ancien grimoire. On sait ce que veut dire en grec *glype* ou *glyphe*, dont on a tiré le mot *hiéroglyphe*. Ce mot veut dire *graver* et est passé dans notre langue moderne sous la forme de *glyptique*. Le livre de *Poliphile* est donc, en français moderne, une *méthode de glyptique*.

Mais pourquoi fait-on intervenir saint Jean dans cette affaire? C'est parce qu'il a écrit l'*Apocalypse*, qui est elle-même un traité de glyptique chrétienne en langue grecque. Aussi les Gilpins le considéraient-ils à juste titre comme leur ancêtre et leur fondateur. C'est ce *Goulia* mystérieux dont ils prétendent être les fils, et il n'y a qu'à voir l'emblème qu'on lui donne dans toute la glyptique gothique : *l'aigle*, ainsi que la place qui lui est constamment assignée au *nord*. pour se rendre compte des fonctions du dieu gaulois qu'il a remplacé, car ce Jean n'est pas le *Io-han* hébreu, dieu du soleil couchant ; c'est le *Gien* gaulois, ou l'hiver, combattant *l'aquilon* : *Gien, Glas poing*. Le nom de *Gien* est *gréco-druidique* ; il vient du mot *ganos*, qui veut dire *gain, lumière*, et il est représenté par un *gant*, lequel est en effet le meilleur moyen de combattre le froid.

C'est sur ce personnage que pivotent toutes les franc-maçonneries anciennes et modernes, dont les dogmes sont, du reste, d'une identité absolue. Dans toutes, il est représenté sous les traits d'un enfant, qui est le germe de la nature, enseveli sous le linceul de la froidure. Dans toutes, il joue le rôle d'un musicien ou d'un chantre, le *barde* des druides, devenu chez les modernes le *bardache*. Ce nom signifie *ignorant*, et, en effet, le chantre, qui est représenté dans nos églises par l'enfant de chœur, a tout à apprendre. Il n'en est pas moins

le *démiurge*, créant de toutes pièces, à mesure que son esprit s'ouvre à la lumière, cet édifice merveilleux que nous croyons être le monde universel et qui n'est cependant qu'un rêve individuel, tout au plus fait à plusieurs, commençant et finissant avec chacun de nous. Y a-t-il une réalité sous cette fiction? Le vulgaire finit par le croire; mais le savant ne peut l'admettre que comme une hypothèse à jamais invérifiable. Pour lui, il n'y a qu'une seule certitude, celle du *moi* se mouvant éternellement dans l'inconnu et recommençant sans cesse en lui-même la création d'un nouveau monde. Telle est l'oeuvre du maçon dans ses quatre grades, calqués sur les quatre âges de la vie et les quatre saisons de l'année.

Et si j'emploie ce mot de *maçon*, auquel le vulgaire attache un sens mystérieux, c'est qu'il est beaucoup plus ancien que ne le supposent toutes les lumières modernes du grimoire que j'ai pu consulter jusqu'à ce jour. Jadis la maçonnerie cachait ses livres et ne les laissait guère circuler dans le public; aujourd'hui, rien n'est plus facile que de se les procurer. Il est vrai qu'ils ne disent pas grand'chose et qu'aucun surtout ne révèle le secret du grimoire. Rabelais est le seul qui, dans son fameux chapitre de l'estomac, ait prouvé qu'il avait une pleine intelligence de l'identité des doctrines *gouliaresques* ou *gaultiques* avec celles de Platon. Béroalde de Verville assure qu'elles étaient un legs des druides, ce qui est parfaitement exact.

Les auteurs plus modernes donnent de curieux renseignements historiques sur la franc-maçonnerie ; mais, tout en affirmant l'identité de leurs traditions avec celles des Grecs, des Egyptiens et des Assyriens, ils ne possédaient pas des connaissances archéologiques suffisantes pour établir solidement cette identité, et aucun n'était en état de remonter plus haut que le sixième siècle, c'est-à-dire le moment où la maçonnerie de langue française a commencé son grand mouvement d'expansion. Mais pourquoi ce nom de *maçon*? Il leur serait bien difficile de l'expliquer autrement que par le conte de nourrice du rite adoniramite, le plus moderne de tous, qui fait intervenir Hiram, architecte du temple de Salomon. Pour

un archéologue, *Hiram* et *Abiram* ne sont, comme le *pseudo-antique* de la Renaissance, que du *pseudo-biblique*, destiné à déguiser du bon français. *Hiram* est *libre se lève*, c'est-à-dire le soleil levant, en grimoire : *sol monte* (Salomon), et *Abiram*, n'est que *libre opprimant*, en grimoire la *mort* ou le *brouillard*. Quant aux grimoires qui décorent les traités de franc-maçonnerie moderne, ils sont, comme le *Triomphe de la Mort*, de Rethel, de tout point identiques à ceux de la franc-maçonnerie *non adoniramite* de Rabelais, de *Poliphile* et du Dante, et les noms des grades sont les mêmes, sauf les *oriflans* ou orphelins, que je ne retrouve pas dans les planches de mon dictionnaire maçonnique.

Pour ce qui est d'être *maçons*, ils le sont donc autant les uns que les autres, parce que les Grecs l'étaient avant eux. Dans les mosaïques funèbres du musée de Naples et sur les monuments funéraires de Marseille, de Lyon et des Aliscamps d'Arles, on retrouve, dès le premier siècle, le marteau ou *maillet* de la maçonnerie, souvent accompagné du *niveau*, du *fil à plomb* et du *crâne*, insigne, chez les anciens comme chez les modernes, du grade de maître ou troisième grade, représenté sur la colonne Gréco-druidique de Cussy par le *Chiron grec* les mains liées. Nous le retrouvons dans *Poliphile* sous la forme d'une *licorne*, et j'ai recueilli dans les églises d'Italie des spécimens de grimoire funèbre composés d'un *lys* et d'un *crâne*. En grec, *chiron* veut dire *prisonnier*; la traduction moderne de *licrane* est *lié à la chair* (*lié carn en vieux français*) (1).

Dans les tombeaux antiques, on figurait les trois outils maçonniques : le *marteau*, le *niveau* et le *fil à plomb* ; ils représentent les trois cabires ou les trois personnages de la trinité platonique.

1° Le marteau grec, MAKELLA ; latin, MARCVLA, d'où viennent les deux noms de la ville de Marseille, représente la

(1) Cependant son hiéroglyphe le plus véritablement maçonnique est une lucarne ou fenêtre, et ce grade correspond au troisième évangeliste *Luc*, peut-être veut-il dire *lumière* ?

Mort, ou la mauvaise fortune. Une épigraphe du musée de la villa Borelli porte ces cieux mots :

MACELLE EVT VXEI.
A MACELLA, A LA BONNE FORTUNE.

2° La bonne fortune correspond au fil à plomb représentant la *rectitude*, en grec, *Orthosia*, l'un des surnoms de Diane ;

3° Le niveau, en grec, *stathmos*, l'équilibre, était un des attributs de Jupiter *Stator* et était représenté plus anciennement par l'*androgyne sommeillant*, c'est-à-dire la Mort, principe de la vie, divinité primordiale de toutes les maçonneries.

Ces outils de maçon se disaient en grec *toikho mékhané*, outils à faire les murs, ce qui se prononçait exactement comme *tykhomékhané*, instruments de la destinée. Ce sont ceux à l'aide desquels chacun de nous se fait la sienne, c'est-à-dire le passé, ou *maillet*; le présent, ou *fil à plomb*, et l'avenir, ou *niveau*, qui, placé entre le mouvement ascendant et le mouvement descendant, n'est ni l'un ni l'autre.

Mais, pour le philosophe comme pour le philologue, il n'existe qu'un temps, celui que les Grecs nommaient *aoristos*, le *sans borne*, ou indéfini, qui est représenté par l'*androgyne* et le *niveau*, car c'est en réalité l'unique forme de l'*être* ou du *moi*, l'unique chose indiscutable. Cette idée est traduite dans les églises et les loges maçonniques de l'Occident par un *sautoir de fémurs surmontés d'un crâne, couleur de lune* (c'est-à-dire *blanc*), ce qui donne l'adage suivant :

Sautoir fémur mort lisse crâne chef luné.

C'est-à-dire :

Estre foi mort amour, Licrane c'est l'un.
Pour le Licrane, il est de foi que l'amour et la mort ne font qu'un.

Sur mon dictionnaire maçonnique, un de mes prédécesseurs les a peints en rouge (*gueule*), ce qui en fournit une variante intéressante :

Estre foi mort amour, Licrane s'égalent,

Cet emblème ne se retrouve jamais dans les églises orientales, non plus que le crucifix, qui ne date que du onzième siècle et est resté jusqu'à ce jour un des insignes du grade de rose-croix. Dieu y est *lié croix nu*, c'est-à-dire *licrane*. Il ne faut pas oublier que la franc-maçonnerie moderne, quoique aussi vieille que le monde par ses origines, s'est réorganisée à neuf dans les couvents carlovingiens, et que le rite adoniramite, d'origine anglaise et protestante, est le seul qui ait eu maille à partir avec la cour de Rome. Au contraire, elle a toujours toléré et quelquefois protégé les associations qui prenaient le titre de *forêts fils* ou *farfelus*, comme une sou-pape indispensable à l'esprit humain, et tous les détails du costume sacerdotal occidental, qui diffère si notablement de l'oriental, ont été réglés d'après le *grimoire latin vulgaire*, notamment la *tonsure*, qui est la marque du diacre ou *licrane*. On sait, au contraire, que le clergé oriental laissa croître intacts sa barbe et ses cheveux, comme les têtes antiques qui nous restent de Neptune et d'Akmon, dieux de la fortune croissante. En effet, si *komé* veut dire en grec *chevelure*, *komés* signifie *prince*, *chef*. C'est une probabilité de plus en faveur de l'origine druidique de la famille chevelue des Mérovingiens.

D'après ce qui précède, on voit que toutes les sectes maçonniques modernes de l'Occident ont pour lien commun l'unité de dogme, qui est celui de l'éternité du moi, et l'unité de grimoire, qui est le latin vulgaire ou vieux français. Elles étaient tolérées par la cour de Rome et quelquefois même elles ont été vigoureusement défendues par elle contre le pouvoir séculier, sous la condition de n'exprimer leurs idées religieuses qu'en grimoire. L'inquisition espagnole elle-même les a laissées tranquilles, et, comme nous le verrons plus loin, quelques-unes de leurs ramifications, telles que les *lougars*, étaient les soutiens reconnus de l'Eglise. Aussi ne doit-on pas s'étonner si les traités de grimoire les plus remarquables que nous possédions, à commencer par le *Songe de Poliphile*, sont dus à des ecclésiastiques dont le paganisme si peu voilé n'a jamais subi la moindre condamnation. La cour de Rome ne considérait leurs doctrines comme dangereuses

qu'autant qu'elles auraient été divulguées en langage intelligible pour tous, ainsi qu'elles le furent plus tard par la franc-maçonnerie *adoniramite*.

III

Comme je l'ai déjà dit, le *Songe de Poliphile* n'est autre chose que la *grammaire de saint Jean Glypant*, c'est-à-dire, en français moderne, une *grammaire de glyptique*, et, soit dit en passant, une grammaire autrement vivante, autrement profitable que celle de feu Charles Blanc, car c'est dans cette grammaire qu'ont appris leur métier Michel-Ange, Jean Goujon, Pierre Lescot, Philibert Delorme, et tous les artistes de la seconde moitié de la Renaissance. Mais, dans les idées de nos prédécesseurs, l'art n'était pas seulement un métier, c'était une religion qui se reflète dans toutes les oeuvres de Michel-Ange, comme dans celles de Rabelais ; car, de même que chez les Grecs, les grands génies du seizième siècle aimaient à enfermer les idées les plus élevées dans un étui affectant les formes grotesques et obscènes du satyre.

C'est ce qui est exprimé très correctement dans l'épigraphe de mon dictionnaire maçonnique : « Lorsque les anciens poètes, dit-il, parlent de la fondation d'une ville, ils entendent l'établissement d'une doctrine; ainsi un maçon est celui qui concourt par son intelligence à la formation d'une doctrine. C'est ainsi que Neptune, dieu du raisonnement, et Apollon, dieu des choses cachées, se présentent chez Laomédon en qualité de maçons pour l'aider à construire la ville de Troie, c'est-à-dire à former la religion troyenne. » (Traité des symboles, par Decourcelle.)

Rien de plus exact, en effet, et rien de plus conforme à la définition de la maçonnerie grecque, *tykhomékhané*. Cependant le but n'était pas du tout le même, car le programme maçonnique tel que l'expose Decourcelle est un programme de religion sociale et a pour but de former un citoyen dont la divinité sera la *commune* ou la *république*, tandis que celui de

l'ancienne maçonnerie était un programme de religion individuelle ayant pour but de former un artiste dont la divinité était le beau. Tel est l'abîme qui sépare la franc-maçonnerie adoniramite, organisée par Cromwell dans un but tout politique, de l'ancienne franc-maçonnerie des corps de métiers, qui ne visait qu'à faire de bons ouvriers dans leur spécialité. La franc-maçonnerie adoniramite recrute ses adeptes dans toutes les professions, et le seul lien qu'ils puissent avoir de commun est la politique. Les *compains* ou compagnons de saint Jean Glypant ne pouvaient être que des adeptes en glyptique, c'est-à-dire des peintres, des sculpteurs et des architectes, et le *Songe de Poliphile* a été fait exclusivement pour eux. Chaque corps de métier avait son grimoire particulier dont la connaissance était indispensable pour tous ceux qui employaient des poinçons. Celui des tailleurs, qui s'écrivait à coups de ciseaux, n'était pas beaucoup moins important que celui des arts du dessin. C'était le plus populaire et le plus aristocratique à la fois, puisque c'est celui qui a fourni le plus de termes au blason héraldique. Mais aucune barrière ne séparait le grimoire d'une profession de celui d'une autre, et on les employait tous simultanément suivant sa fantaisie. *Les Songes drolatiques*, attribuées à Rabelais, étant des sujets de mascarade, exigent une connaissance approfondie du grimoire des tailleurs, tandis que *le Songe de Poliphile* est plus spécialement celui de l'architecture.

Ce livre a été publié anonyme, comme la plupart de ceux du même genre, et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a été attribué au frère François Colonna, moine trévisan, parce que les lettres capitales de chaque chapitre forment un acrostiche latin ainsi conçu : POLIAM FRATER FRANCISCUS COLVMNA PERAMAVIT, et l'on prétend qu'il aurait aimé une belle fille de Trévis, qui lui aurait fourni le type de *Polia*, la maîtresse de *Poliphile*. Je ne puis, à ce sujet, que renvoyer le lecteur à la savante introduction de M. Popelin. Lui-même note en passant que Rabelais, dont toute l'oeuvre est pour ainsi dire une parodie de *Poliphile*, cite deux fois ce Colonna et le nomme Pierre au lieu de François. Mais l'éditeur du

livre qu'on lui attribue n'en parle pas du tout, rien n'indique qu'ils aient jamais eu des relations ensemble, et jamais Pierre ou Francesco Colonna n'a réclamé la paternité d'un livre dont on le disait l'auteur après qu'il avait obtenu un succès éclatant qui s'est continué pendant plus de deux siècles.

Il est donc beaucoup plus probable que le véritable auteur était Leonardo Crasso, savant de premier ordre, au dire de tous ses contemporains, et que *frater Franciscus Columna* n'est pas une signature, mais un grade maçonnique des plus élevés, celui de frère Franche colonne d'or veillant, qui se lit déjà sur les églises du onzième siècle (1).

Cet acrostiche n'est donc pas la signature de Pierre Colonna, mais de Leonardo Crasso lui-même. Rabelais l'avait certainement lue, comme il avait lu celle de Ligier Richer, sculpteur lorrain, qui a signé de la même façon que Leonardo Crasso le *blason des couleurs*; mais le secret professionnel ne lui permettait pas de divulguer ces signatures *grimoriées*, pas plus qu'on n'a jamais traduit celle d'*Alcofribas Nazier*, qui est en hébreu pur, dont la traduction littérale est :

Al, rien ; *cofre*, ville; *ibas*, futur de *bas*, puer; *nazier*, poilu.

J'ai dit précédemment que l'*hébreu* en *grimoire* se traduit *libre*.

La signature de Rabelais est donc : *Maitre libère rien ville puera poilu*, c'est-à-dire : « Maitre libère renouvel parpoli. »

Le *parpoli* ou homme parfait est le grade maçonnique qui a donné naissance au mot *parpailot*, et le *renouvel* ou printemps est la *révolution* française, qui était attendue plus de mille ans avant qu'elle arrivât. A cette signature révolutionnaire en succéda une qui l'était beaucoup moins, celle de *caloyer des îles d'Hières*. Un *caloyer* est un moine grec ou *gremoine* que mon dictionnaire maçonnique écrit *girmon*, et l'Arioste, *agramant*, roi des Sarrasins. C'est un terme du grimoire des

(1) Les grades de maîtrises des corps et métiers se nommaient des *franchises*, c'était le terme technique.

tailleurs, désignant celui qui faisait les *agréments* ou ornements des habits. *Ile Hière* est pour *hiereile*, qui se lit *royal*. Rabelais signe donc : *François Rabelais, grément royal*, et devait alors appartenir à la corporation des libraires, dont son ami, l'imprimeur Griffé, de Lyon, était une des lumières. Ces petites devinettes, que tous les lettrés de son temps déchiffraient à livre ouvert, n'ont pas peu contribué au succès de ses livres.

Il est à remarquer qu'on n'a pu y adjoindre d'illustrations en harmonie avec le texte. Gustave Doré est celui qui donne l'idée la moins inexacte de ce qu'elles devraient être, parce qu'il s'est servi pour composer les siennes des *Songes drolatiques* attribués à Rabelais; mais ce n'est qu'un pastiche superficiel ; des illustrations de Rabelais ne peuvent être composées que comme le texte lui-même, en grimoire.

Dans *le Songe de Poliphile*, le seul texte dont on se soit jamais préoccupé est la partie glyptique, car il est évident que le texte écrit, *l'histoire*, comme dit Béroalde de Verville, a uniquement été composée pour les gravures et est, par conséquent, postérieur à ces dernières. Sont-elles de Francesco Colonna? C'est bien peu probable. Ce qui est certain, c'est qu'elles sont d'une exécution et d'un style assez mous, qui ne permettent pas de les attribuer à Mantegna ni à aucun grand artiste italien de la fin du quinzième siècle. Si Leonardo Crasso n'en est pas lui-même l'auteur, il a dû les acheter à un artiste de second ordre, bien que fort savant en grimoire, et il en a composé la glose.

Du reste, j'avoue que cette question ne m'intéresse que médiocrement. Personne ne lira jamais *Poliphile* pour son plaisir, même dans l'élégantissime traduction de M. Popelin ; mais les savants bénéficieront de l'immense érudition qu'il a accumulée dans ses notes, et, quant aux gravures, l'admiration qu'elles ont toujours provoquée ne peut aller qu'en croissant, surtout aujourd'hui que rien ne s'oppose plus à la divulgation de la double collaboration royale jointe à celle de Philibert Delorme, à laquelle sont dues les planches de la traduction française de 1546. Pour ce qui est de la traduction

annexée à cette édition, le mystère est depuis longtemps dévoilé, et l'on sait qu'elle est due, au moins en partie, au cardinal de Lenoncourt, ce qui est confirmé pleinement par le grimoire du frontispice. Mais il n'en est pas de même des planches, qui ont donné lieu à bien des controverses anciennes et modernes, religieusement enregistrées par M. Popelin ; car dans une époque de *bibeloterie* comme la nôtre, cette partie de son étude restera toujours la plus lue et la plus intéressante.

On avait attribué les bois de l'édition italienne à Raphaël, ce qui est invraisemblable de tout point, puis à Carpaccio, puis à Bellini, puis à Mantegna. Toutes ces attributions sont absurdes ; ces bois doivent être l'oeuvre d'un homme de lettres plus fort sur la composition que sur l'exécution, et rien n'empêche de supposer que c'est Francesco Colonna ou Leonardo Crasso lui-même. Quant aux bois français, nous allons voir que le roi René n'était pas le seul qui maniât le crayon, et que, dans le siècle suivant, de beaucoup plus hauts personnages que Leonardo Crasso ne craignaient pas de publier leurs compositions sous le voile d'un demi-anonyme.

On les a attribuées à Geoffroy Tory, à Jean Goujon, à Jean Cousin, à Etienne Delaulne ; mais déjà, dans ma première étude sur l'examen du monogramme attribué à Jacques Kerver, éditeur de cette édition, et sur la comparaison des dessins de *Poliphile* avec ceux des *Nouvelles Inventions pour bien bâtir et à peu de frais, de Philibert Delorme, conseiller ordinaire du feu roy Henry et abbé de Saint-Eloy-lez-Noyon*, j'avais conclu en faveur de Philibert. Mes témérités inspirent à M. Popelin une défiance peut-être légitime. Cependant il n'a pu s'empêcher d'examiner sérieusement cette opinion et il se demande si les bois de ce livre sont de Jean Goujon ou de l'abbé de Saint-Eloy.

Mais n'est-ce pas quelque peu téméraire de faire recourir à Jean Goujon un dessinateur tel que Philibert Delorme, certainement un des plus élégants de la Renaissance, ainsi que le prouvent, ou le prouvaient, hélas! les Tuileries? A-t-il eu recours à lui pour faire exécuter ses admirables cartouches ? Jean

Goujon était l'homme de Diane de Poitiers, l'ennemie irréconciliable de Catherine de Médicis, sa maîtresse, à lui Delorme, dans tous les sens que comporte ce mot, et il ne fut étranger ni à la Saint-Barthélemy ni à la mort de l'artiste favori de Diane, bien que l'histoire officielle n'en dise pas un mot. Il est donc tout à fait invraisemblable d'attribuer à Jean Goujon les bois d'un livre d'architecture composé par un dessinateur de premier ordre, qui, de plus, n'était pas son ami. Ils sont certainement bien de ce dernier, comme le sont ceux de M. Viollet-le-Duc et de tant d'autres architectes de cette trempe, et l'analogie des bois du *Poliphile* avec ceux du *Traité* de Philibert, constatée par M. Popelin, est déjà une forte présomption en faveur de ce dernier.

« De qui sont ces planches françaises ? se demande cependant M. Popelin ; un heureux hasard pourrait seul le révéler un jour. »

Sur le hasard, il n'y a pas compté. Les francs-maçonneries de tous les temps et de tous les lieux ont toujours été d'une discrétion à toute épreuve, et si Champollion a pu déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens ; si l'on a déchiffré plus tard ceux de l'Assyrie et de Chypre, le hasard n'y a été pour rien. Les anciens n'avaient rien laissé qui pût en faciliter le déchiffrement. Le secret des grimoires de l'Egypte, de l'Assyrie et de Chypre avait été enterré avec eux.

Heureusement que le secret du grimoire du seizième siècle n'est pas aussi bien mort, et que je possède sur mes illustres prédécesseurs l'avantage d'avoir affaire à la plus répandue des langues modernes.

Ce que j'ai lu dans le frontispice du *Poliphile* français de 1546, Rabelais l'avait lu avant moi et l'a consigné en *grimoire* dans une phrase du quatrième livre de son épopée burlesque, publié, comme l'on sait, en 1548. Philibert Delorme y est qualifié d'*architriclin du roi tris mégiste*. Commençons d'abord par faire remarquer que Philibert est le seul des artistes de son temps qui soit cité par Rabelais, ce qui semblerait faire supposer que sa réputation avait précédé celle de Jean Goujon et de Jean Cousin, ou qu'il avait dû con-

courir à quelque oeuvre ayant eu un grand retentissement dans le monde des arts et des lettres.

Or, si l'on traduit le mot *architriclin*, on trouve qu'il veut dire en grec : *maistre d'hostel*, fonctions culinaires que Philibert était probablement impropre à exercer. Quant à *tris mégiste*, personne n'ignore qu'il se traduit par *trois fois grand*. Si l'on aligne cette traduction d'après les règles du grimoire, on trouve :

Gré, maistre d'hostel du trois fois grand roy ;

Ajoutez-y le nom de Delorme, qui terminera

Grimasses traduise tel editeur
Figures n'aient du roy, Delorme.

Delorme a donc été l'éditeur d'un livre de *grimaces*, parmi lesquelles se trouvaient des figures de la composition du roi, et il faut supposer que ce ne sont pas les meilleures. Quel était ce livre ? Rabelais ne le dit point ; mais ce renseignement vient en éclairer un autre un peu plus clair. C'est l'étrange monogramme attribué par M. Popelin à *Jacques Kerver*, l'éditeur ostensible du *Poliphile* français.

Or ce monogramme, très ingénieusement composé, est d'une exécution si facile qu'elle ne dépassait certainement pas les talents du roi *chevalier*. Un enfant de dix ans en viendrait aisément à bout.

C'est une *roue* (rondelle) dans laquelle est dessiné, au simple trait, *un pliant, chargé à droite d'une ligne se terminant au bout par un croc ; en chef : une croix ayant à R. (droite) un I majuscule, à Tor (gauche) un K sur l'angle Tor du pliant.*

Il en résulte les vers suivants :

Roue charge ligne, sous croc bout pliant.

Croix, maiuscule R. I. Tor K. Triangle pliant.

Roy charge l'inscribe planque, Orme esquelles rajoute Roi Cathérine Glypes l'y aient.

Ainsi le roi avait chargé Delorme d'inscrire les planches du *Poliphile*, et d'y rajouter celles où il y avait des glyphes de Catherine de Médicis et de lui. Il est probable que l'éditeur a dû fortement retoucher les croquis de ses deux augustes collaborateurs ; mais cette collaboration n'en expliquerait pas moins les différences de style, que M. Popelin signale très judicieusement, dans les trois parties de *Poliphile*. Il sera peut-être possible de faire un jour la part de chacun ; pour ce qui est d'aujourd'hui, M. Popelin sera certainement d'avis que je me suis suffisamment avancé. Je me contenterai donc de signaler l'auteur de la traduction, *Lenoncourt*, dont le nom est écrit par un *coeur lié* avec des anneaux, surmonté de deux têtes d'aigle et d'un chef d'angelet. Ce qui se lit : *Lenoncourt escrip règle saint Gilles*.

Cette quadruple collaboration justifie parfaitement le luxe des gravures et de la publication de cette traduction, qui sera toujours plus recherchée que l'original.

IV

Le frontispice de l'édition de 1546 est une oeuvre magistrale qui fait le plus grand honneur à Philibert Delorme, et, comme toutes les oeuvres du même genre, elle contient une partie politique se rapportant au grand différend qui se débattait à cette époque entre Catherine de Médicis et François Ier, appuyés sur la bourgeoisie, contre la haute noblesse qualifiée *d'arche Saint-Côme*. *Arche*, en *grimoire*, comme dans les dictionnaires maçonniques modernes, signifie *chef*. *Komes* a le même sens en grec. Faut-il lire : *sang hommes*, ce que le français moderne traduit par *hommes de race* ? Je laisse la solution de ce problème aux *grimoiristes de l'avenir*. Ce qui m'a étonné a été de rencontrer la même expression dans le *Triomphe de la Mort*, de Rethel, en 1849. C'est une intervention en faveur des insurgés allemands, du même genre que celle tentée sous la Commune par la *franc-maçonnerie pari-*

sienne, avec cette différence qu'elle se dissimulait prudemment en Allemagne sous le voile du grimoire. A titre de curiosité, en voici la traduction :

Merci l'ait cour arche, accorde ne veuille.
 Peuple, saint Côme arche ne fait voir, saint Gille
 Sepulcre, guerre à mort, saint Côme doit pas l'effraie,
 Monstre que s'armat si ne reçoive égale
 Justice captif, cour telle qu'il n'a droit (1).

Cette magnifique composition, aussi noble par le fond que par la forme, est intitulée : *Liberté, égalité, fraternité*.

Cette expression de *sépulcre*, qui revient sans cesse dans le grimoire, demande sans doute un mot d'explication. Par suite d'un usage essentiellement chrétien, toutes les confréries du moyen âge se rangeaient autour du sépulcre d'un saint officiel ou apocryphe, dont les plus connus étaient saint Gilles, Pierre Brouillard, Pierre Abailard et beaucoup d'autres. Quiconque entre dans une église peut remarquer d'ailleurs que tout autel est un sépulcre.

Le *Songe de Poliphile* a été réédité au seizième et au dix-septième siècle, jusqu'à ce qu'il ait été remplacé, en France et en Angleterre, par une infinité de traités de ce genre, plus courts et plus gais. Les plus amusants sont : en France, l'*Acajou* et *Zirfile*, de Boucher ; en Allemagne, la légende du docteur *Faust*, qui veut dire *gourmeur*, d'où *grimoire*, et, en Angleterre, la charmante pochade du *Guerrier marchand John Gilpin*, cet illustre et véritablement héros solaire qui m'a déjà fourni l'occasion de divaguer agréablement.

De toutes les rééditions françaises de *Poliphile* qui ont précédé celle de M. Popelin, la seule qui mérite qu'on s'en occupe est celle de Beroalde de Verville (1600), à cause des éclaircissements, très obscurs d'ailleurs et encore plus assom-

(1) Que le chef de la cour veuille accorder justice au peuple. Le sépulcre de saint Gilles fait voir à l'arche saint Côme qu'une guerre à mort ne doit pas l'effrayer. Il lui montre qu'il s'armerait, si tout prisonnier ne recevait pas de la cour l'égal justice à laquelle il a droit.

mants, qu'il donne sur le *grimoire*. Mais au moins met-il hors de doute le caractère du *Songe de Poliphile*, qu'il déclare formellement être un traité de *stéganographie*, c'est-à-dire de grimoire, car ce mot ne peut pas se traduire autrement. Il nous apprend également qu'elle nous vient des *druides*, ce que répètent tous les traités de franc-maçonnerie. Dans une série mortelle d'acrostiches en grec, en hébreu et en latin, il donne la doctrine secrète de ces mêmes druides ou *farfelus*, dont j'ai pu extraire à grands renforts de névralgies ce qui suit :

Les druides ont pour principe, *sire* (seigneur) est vrai seul amour, vie universelle, d'où sort la nature, le monde, le ciel, le soleil: L'amour est le vrai seul domaine de l'âme. Le brouillard, principe ténébreux nuisible, sort du principe universel ; il pousserait l'homme esclave à n'avoir d'autre *sire* que le principe ténébreux nuisible, s'il n'avait pas l'aide et la prudence des patriarches et des philosophes. Jupiter, dit *Christ*, né d'une pucelle nazaréenne, est le soleil qui renaît au ciel. Le fatal sophisme est le brouillard mensonger. Les philosophes ont établi le droit que l'on applique.

Amour, Christ, Sol mont, naît au septentrion et arrive à midi à l'occident pour mourir.

Mourir doit le soleil, amour, Christ, Jupiter, pour que l'homme qu'il créa roi renaisse du destin, qui est le diable. Le démon renverse l'harmonie. C'est un duel d'où l'homme doit renaître comme le phénix.

Jouvence fait que les âmes se lient pour renverser le diable Brouillard.

Brouillard veut que *Sol mont (le germe solaire)* passe dans le sang de l'homme, pour faire le jeune corps du fils, dans lequel Brouillard veut qu'il passe, pour qu'il renaisse et renverse le brouillard.

Il doit avoir la chair dans laquelle Brouillard veut qu'il passe pour renverser Brouillard du ciel.

Le chaos est la mort où doit lever le germe dans lequel amènera l'âme à l'heure, amour, qui se fit fils de la mort.

Dieu veut que les saints y passent, les rois comme les reines, pour être appelés à l'heure où régnera le vrai seul grand bien définitif.

Le diable doit laisser naître celui qui doit le renverser, quand le ciel serein n'aura qu'une seule âme, le soleil.

Celui qui doit le renverser est le vieux passé rajeuni qu'anime le feu universel, sortant de la constance du destin.

Cette règle, qu'on ne verra jamais fléchir, est Polie (*la perfection*), dame de Brouillard, le soleil que le monde adore comme un dieu, et que l'âme appelle à l'aide pour pouvoir éloigner le diable Brouillard.

Il vaincra l'embrouilleur diable, l'enfant né de jouvence, qu'anime le feu universel, et qui sort à l'orient, sire universel.

Ah ! c'est un rude *os médullaire* à briser que celui de Beroalde ; autrement plaisant est celui de Rabelais. Qu'on en juge par cet épouvantable galimatias :

Druides. Hamuel. Oloclirée. Amour Psyché Oloclirée. Ce qu'il faut traduire : « *Druides*, principe l'ont *sire* n'est vrai seul amour, *vie sort universelle*, etc., etc. » Ce sort universel se représente à chaque instant et doit être interprété par tous les calembours d'à peu près qu'il peut fournir. Que j'aime mieux le début du *John Gilpin* anglais :

The diverting History of John Gilpin, showing how he went forther than he intended, and came safe home aagain.

Ce qui est traduit du vieux français :

Joyeuses adventures ès Jean Gilpin,
Monstre veuille vinsse plus crut, loin, tourne saulf.

Ce dernier vers doit s'entendre qu'il vint au sépulcre et qu'il en revint saulf. C'est le résumé du charabia de Beroalde et de la longue série de planches du *Poliphile*, à savoir le drame solaire appliqué à la destinée humaine. *Polie*, dont le nom veut dire *la perfection*, est, d'après d'autres gloses, le *temps lumière*, épouse du Brouillard, qui est le temps ténébreux ; et *Polifil* est le *vieux passé*, rajeuni dans la mort, à la recherche de *Polie* ou *Poli amour*, c'est-à-dire la perfection et *parfait amour*. Le *poli amour* est représenté par la paume de la main droite (*palme R.*); le *Poli fils*, par celle de la main gauche (*Tor palme*), ce qui s'interprète *turpe l'âme* ou l'âme dans la *turpe*. L'adjonction des deux mains fait le *pair paulme*, qui doit s'entendre *parpoli homme*, l'homme

achevé. C'était ce qu'on nommait *l'affiliation des deux mains*, et, chaque fois qu'on trouve sur un tombeau un personnage à mains jointes, c'est un *parpoli homme*.

Toutes les grammaires de saint Gilpin se divisent en quatre étapes, celles de la course solaire et de la vie humaine, à chacune desquelles correspond un grade maçonnique, qui sont : l'apprenti ou l'enfant, le compagnon ou l'adolescent, le maître ou l'homme parfait et enfin le vieillard ou l'homme en pleine décadence, dont le grade n'est jamais écrit qu'en hiéroglyphes. Le plus commun et le plus moderne est la branche d'*acacia*; il a remplacé le *cuisse harnais*, c'est-à-dire la *jarretière* ou *harnais de cuisse*, qu'on retrouve dans le nom de *don Quichotte*. Les autres grades ne sont que des superfétations. Le *Poliphile* en admet deux : le *phénix* et le *fin dragon* (dragon), relatif au séjour de l'âme dans l'autre monde.

Chacun de ces six grades correspond à une *charade triomphale* ou *parade*, qui ne peuvent être attribuées qu'à Philibert Delorme lui-même, tant elles sont merveilleuses de richesse, d'ampleur et d'élégance.

Mais, avant de leur accorder le rapide examen que comportent les bornes de cette étude, je dois exposer les règles de déchiffrement que j'ai pu recueillir dans la grammaire de *Poliphile*. Elles sont indiquées par *une grotte infernale, munie d'un perron ou chaussée, sur lequel courent les âmes pour aller se précipiter du haut d'un pont (arche) dans un lac, gelé d'un côté, ardent de l'autre*.

Cette composition est inscrite dans un cartel ou carré, qui désigne ce que nous nommons un article. A chacun de ces articles formant le texte de la grammaire sont annexées des compositions non encadrées, faisant l'office de notes ou d'exemples.

Voici le mot à mot de ce *cartel* ou écriteau, qui est un des plus simples et des plus faciles à déchiffrer :

Cartel, *ecritel*; enfer, *enfer*; grotte, *gro* ; âmes, *âme* ; pont, *arche*; perron, *perron* ; feu, *ar* ; glace, *glas*; ce qui se traduit : *Ecrit l'est n'aie faire grimace s'apprenne règles, c'est-*

à-dire « ici sont écrites les règles que doit apprendre celui qui veut faire des grimaces » (1).

Ces règles sont contenues dans la note suivante, non encadrée. Elle représente un autel, avec l'inscription latine :

ARA DEUX INFERNORUM

Viator, hic caesam Laodiam Publiam inspice. Eôquod aetatum suam fraudaverat, abnuerat que contrà puellarum ritum, jussa amoris, semet expes, gladium interfecit (2).

M. Popelin ne donne pas la traduction de cette épigraphe, dont la fausseté ne saurait tromper aucun archéologue moderne. Voici comment l'interprète Beroalde : *Autel des dieux infernaux. Passant, tu peux voir ici Laodia Publia, laquelle pour avoir fraudé son âge et, contre la coutume des demoiselles, méprisé les constitutions d'amour, elle-même désespérée s'est meurtrie de son glaive.*

La lecture, d'après les règles du grimoire, doit être :

Autel ès deitès infernales (latin coulé)
 Pellegrin, morte ci Laodie Publie
 Vois, parce que son âge elle fraudé avait,
 Et renié contre ès pucelles
 Règle, ordonnance d'amour ; elle meure
 Sans espoir meurdrit se de son glaive.

Les vers sont faits ; il s'agit de les interpréter. Voici l'interprétation que j'en donne :

Huit lise, doit temps faire, un L l'y tienne clef.
 Pellegrin Murcie, l'aide appui baille
 Voit parce que saint Gille faire
 Doive huit tranques n'être espace L,
 Règle ordonnance demeurée la même
 Sans exprimé redresse aide saint Gille voit.

Le lecteur bénévole nie saura peut-être gré de lui donner, de cette traduction, la traduction suivante :

(1) *Poliphile*, tr. Popelin, t. II, p. 49.

(2) *Poliphile*, tr. Popelin, t. II. P. 52.

« Qui veut lire (un grimoire) doit faire huit temps, dont un en L qui servira de clef au pèlerin de *Murcie*; elle l'aide à appuyer sur la voie, parce que le saint Gilles doit faire huit tranches espacées par des L réglant l'ordonnance, qui, demeurée la même, aide le saint Gilles à exprimer le sens et à redresser ce qu'il voit.

Les *pèlerins de Murcie* étaient, paraît-il, une célèbre corporation de Gouliards ; ils étaient probablement les mêmes que ceux de *Marana*, auxquels on doit la légende de don Juan de Marana, illustré par Molière, Beaumarchais, Mozart et lord Byron. Cette corporation avait en France et en Italie de nombreux adhérents, car l'on retrouve sa devise sur une foule de livres. Elle est une des deux grandes confréries gouliarques, pour lesquelles l'auteur de *Poliphile*, quel qu'il fût, a rédigé sa Grammaire de Saint-Gilles. L'autre était celle des *Licranes normands*, affiliés à la maison d'Est (1).

Du reste, Normands et Marames étaient, à ce qu'il paraît. des soutiens des papes ou des Guelfes, et c'était sans doute à cause de leurs relations avec le saint-siège qu'on leur donnait le surnom de *loups bergers*, ou *loups-garous*.

Voici comment M. Popelin décrit le sépulcre du Pellegria normand (t. Ier, p. 54) :

« Le sépulcre était composé d'une parfaite image d'homme nu, de grandeur moyenne, portant couronne faite de pierre très noire. Les *dents*, les *yeux* et les *ongles* étaient revêtus d'*argent* brillant. Cette statue dressée sur le couvercle, *bombé*, *imbriqué d'écaillés* aux moulures exquises, avançait le bras droit tenant un *sceptre en cuivre doré*. La main gauche appuyait sur un charmant *écu*, fait exactement dans la forme d'un os de tête de *cheval*.

« Un sépulcre surmonté d'un roi et couvert d'*écaillés* (papellonné), avec un couvercle *bombé* (arche), est une *arché sépulcre royal papal*. C'est le titre de celui qui, dans la corpo-

(1) On peut remarquer que le Licorne figure encore à titre de support dans les armes d'Angleterre. C'était donc, dans le principe, un emblème particulier aux Normands, mais pour le moment je n'en sais pas davantage.

ration, représentait le pape roi. Un *noir homme nu* est un *Normand*. L'*argent* des *ongles*, des *dents* et des *yeux*, indique qu'il est *armé* et *allumé* d'*argent* ou de *perle*. Un sceptre de *cuivre doré* est l'oeuvre d'un *fèvre*; mais, en grimoire, il a de plus la valeur d'une *canne*, et, s'il est dans la main droite, il indique un *can-paulme R* (camp-lumière). C'est pour cela que les maréchaux ont un bâton. Dans la main gauche, c'est un *complé maître*, un homme qui a fait son tour du monde, c'est-à-dire un *pellegrin*. L'*os de tête de cheval* annonce un *crâne* de *cheval* ou un crâne chevalier.

Si l'on met cela en vers de huit pieds ou de huit temps, espacés d'L, on a :

Sepulcre, arche royale papale
Normand Gerusalem preux Licrane
Chevalier, fait voir camp lumière.

L'écu porte la devise suivante en trois langues : l'*hébreu*, *grec*, *latin* :

Nudus eram, bestia ni me texisset. Quaere et invenies, me sinito.

M. Popelin n'en donne point la traduction. La voici, d'après les règles du grimoire : *Nu, hors me ne loup héberge. Heures. Laie-moi* (pour *laisse-moi*).

Le tout fait la devise du sépulcre royal et papal normand : *Normand libère Jerusalem*. Mais elle ne se traduit pas moins exactement : *Normand loup berger, or seul aime*.

Le second sépulcre est tout pareil à l'autre. Seulement, il est surmonté d'une *femme nue*. En grimoire, une femme est une *mère*, et une *mère nue* écrit le nom de *Marana*. Elle porte une couronne, indiquant que le sépulcre est *royal*. Son point gauche est sur un écu ou coeur (*coeur chef poing* ou *crispin*) ; de la paume droite (*palme R, poli amour*), elle montre son oeil (*monstre oeil, ménestrèl*).

Le tout donne :

Sepulcre, arche royale papale
N'est Marana, Crispin, Paulmier, Menestrel.

La confrérie normande était militaire, et celle de Marana artistique et littéraire.

L'écu de Marana portait en trois langues : *Quisquis es, quantumque libuerit, hujus thesauri, sume, at moneo, aufer caput, corpus ne tangito.*

Comme la précédente, cette devise est une charade dont le mot serait difficile à deviner, si elle ne se trouvait en rébus sur une foule de livres : *Le beau regard prend l'espagnole coeur.* Il est probable que cette devise a servi de thème à la légende de *Jean de Marana* ou *don Juan*, de même que celle des *Licranes normands* a inspiré au Tasse sa *Jérusalem délivrée*.

On peut remarquer que ces deux devises commencent par *lou berger* ou le *beau regar*, qui a dû être dans l'origine le *beau Roger*. Il s'écrit aussi par de l'hébreu et du grec (lébreu-gré).

La présence des trois devises identiques en hébreu, grec et latin, sur les *coeurs* ou écus, se traduit : *Cri pareil l'hébreu, gré, latin*, et signifie que les Normands et les Maranas *li tiennent* (latin) *cri pareil, li beau regar*.

Les *lougarous* avaient encore un autre cri pareil : *ponos kai euphuia*, au-dessus de sa traduction en arabe. Ce qui donne : *pareil gré arabe, peine et noblesse*, et se traduit à volonté : *preu lougarou, robe point est noble*, ou encore : *preu lougarou, robe peu n'est noble*.

Ces amphibologies, qui ouvrent la porte aux insinuations politiques les plus envenimées, sont l'essence même du grimoire et du blason. Ne rien dire, laisser tout deviner, tel est le suprême du genre.

VI *

Les planches de *Poliphile* sont donc une véritable encyclopédie philosophique et artistique, une oeuvre littéraire écrite dans une langue volontairement obscure, mais d'une incroyable vigueur, dont la pensée jaillit aussi aiguë et aussi vive qu'elle est lourde et endormie dans la glose dont elle est

* Il manque le V. Note du traducteur.

accompagnée. Mais cette fade intrigue romanesque est cependant indispensable pour fournir les explications qu'une gravure en noir ne peut pas donner. Comment saurait-on, sans le texte, que le nègre *est armé et allumé d'argent*, et que son sceptre est de *cuivre doré*? M. Popelin a donc rendu un immense service aux commentateurs futurs de *Poliphile*, en le traduisant religieusement. Une analyse des planches, même sommaire, m'entraînerait trop loin. C'est un code complet, comprenant le cérémonial et les doctrines religieuses des Farfelus. avec leurs devoirs et la sanction pénale qui y était attachée. Je devrai donc me borner à l'énumération des six grades.

1° LES JEUNES CENTAURES MENESTRELS.

En grimoire, les *centaures*, qui figurent si souvent sur les chapiteaux des églises romanes, sont les *chantres* ou *enfants de choeur*, les *bardes* des druides. C'est la première épreuve du grimoire : elle est représentée dans *Poliphile* par une *charade triomphale*, composée de *guerriers* et de *mères* portant des enseignes chargées de *fruits* et de *feuilles*, emblème des *forêts fils* ou *farfelus*. Six *centaures*, dont *quatre jeunes* couronnés de *chapeaux de laurier* (vainqueurs), jouant de la trompette (*ménestrels*), portent autant de *mères ménestrelles* et sont suivis d'une *paire de vieux* centaures portant des *vases de métal* (fèvres), ainsi que des *mères ménestrelles*; les six centaures traînent un char (*car*), sur lequel on voit *Europe assise* sur un *taureau*, une couronne de laurier (*chapel, vainqueur*) à la main.

En grimoire, un char surmonté de n'importe quoi est un *secret* (chef car). *Europe assise sur un taureau* (Europe sis taureau) fait *harpe cithare*.

Le secret qui se révèle dans cette épreuve est celui de la *harpe* et de la *cithare*, ou la notation de la musique. Les centaures sont admis en qualité d'enfants de choeur.

Voici maintenant l'explication de la charade :

Prescrit lest s'accorde triomphe Farfelu,
 Grimoire blanc, saint Jean, chantre menestrel,
 Vaincre Belistre Murcie monstre, à l'épreuve
 L'ai fait voir habile être Murcie menestrel
 Harpe sepulcre vainqueur belistre (1).

On sait qu'un *belistre* est un *gueux*. En grimoire, ce terme désigne tout profane. Cette épreuve est décrite dans les anciens traités de maçonnerie. On dispose un mannequin dans une grotte, au bord d'une eau qui coule. Le *néophyte* doit arracher la *tête* du mannequin et lui *poindre le corps* d'un coup de poignard.

C'est la charade en action de la devise des ménestrels de Murcie : *L'eau, bord, greu* (grotte) *prends le chef, poing le corps*.

Cette épreuve est l'origine de ce qu'on nomme aujourd'hui *les brimades*. Celle encore usitée à l'École des beaux-arts en est une variante assez curieuse pour être citée :

- 1° Le néophyte doit *chanter*;
- 2° On lui *signe en gueule* (rouge) la jambe nue ;
- 3° On l'enferme dans une *loge*, où il doit apprendre le *règlement* de l'atelier ;
- 4° On le met à la *broche*, comme feu Panurge, et pour les mêmes raisons.

Voici l'explication de cette *charade* ou *parade* :

Chantre jambe nue signe gueule point
 Loge apprend règle clos, barre cul.

c'est-à-dire :

Chantre Jean Benêt, saint Gilpin
 Loge apprenne règle, accueille bercail.

Jean *Benêt*, ou Jean *qui bénit*, peut se voir sur tous les tableaux anciens ; il représente la candeur et l'ignorance de

(1) Il est prescrit d'accorder le triomphe des Farfelus, en *grimoire blanc*, au chantre ménestrel de saint Jean qui, vainqueur de l'épreuve du *Belistre de Murcie*, s'est montré habile ménestrel de Murcie, vainqueur à la harpe, du bélistre, dans le sépulcre.

l'enfant de chœur. L'École des beaux-arts n'a certainement pas conservé la signification de cette parade, qui donne cependant l'explication d'un passage curieux de Rabelais. La constance avec laquelle elle se transmet prouve quelle est la force de l'habitude et avec quelle facilité se maintiennent, pendant des siècles, des traditions dont on ne s'explique plus la raison.

2° LES ELEPHANTS.

Le cadre de cette parade est identique à l'autre, sinon que le char est traîné par six éléphants (oriflans) montés par des mères ménestrelles et désignant le grade d'*orphelins*, ou *fils de la veuve*. Le *secret* au-dessus du char est une *Léda* nue, avec un *cygne*, une *ceinture* (le grimoire prononce *kein-ture*); un *bracelet* sur le *sein*, se lit *sein joaille* (saint Gille). Elle *gît* sur un *lit orné de houppe* (gît lit houppe).

Le *secret* qu'on donne aux *orphelins* ou compagnons est le *secret* :

Ceinture Léda cygne sein joaille git lit houppes
Secret connaître lait dessine saint Gille Glypes.

C'est la seconde partie du *grimoire blanc*.

Voici maintenant la lecture complète de la charade, qui n'a pas besoin d'autre explication :

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu,
Grimoire blanc, signe estre Oriflan.
Secret admirable se monstret l'ait
Connaître l'ait dessine saint Gille Glype.

3° LES LICORNES.

Je n'ai pas à revenir sur la signification de ce mot. Le fond du décor de cette charade est le même que les précédents. Le char ou *secret* représente *Danaé habillée*, assise sur un *tigre ailé* (vol tigre), recevant dans ses *bras* la *pluie*. Une couronne indique qu'elle est *royale*. L'ensemble donne :

Vol tigre, habillée, royale, bras danaé,
Choit pluie, car

La charade entière se lit :

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu,
 Grimoire blanc, signe entre Licrane,
 Secret admirable se monstrent l'ait
 Voltiger Bayle, roi l'ait Buridan sépulcre.

Ce secret est celui de la danse *macabre*, qui veut dire *l'hébreu dans sépulcre*.

La tour de Nesle a été longtemps le lieu de réunion des *jurés* des corporations parisiennes, formant un conseil maçonnique secret, avec lequel le roi avait à compter et auprès duquel il désignait une *arche royale*, chargée de le représenter. On s'y réunissait en secret à certaines fêtes, dont la principale était la Noël, et l'on y exécutait les jugements secrets en précipitant les délinquants dans la Seine. De là les légendes qu'on fit courir sur la tour de Nesle et notamment celle de *Buridan*. Je n'ai pas assez étudié la danse macabre pour en parler sciemment, mais il est probable que sa traduction en grimoire veut dire qu'on n'est *libre* que dans le *sépulcre*, de même qu'il n'y a pas d'autre *égalité*. Rois et bayles, reines et vilains, doivent y aller *voltiger* de pair. On voit, par cet exemple, que cette initiation graduée suit pas à pas le programme mystique tracé par Beroalde. Le grade de *Licrane* ou de maître, marque l'apogée de la vie, et *monté sur le faite on aspire à descendre*.

4° LES TIGRES.

Ici le décor change, les *guerriers* disparaissent, les *mères*, au lieu d'être habillées, sont *nues*, plus de *ménéstrel*, plus de *secret admirable*. Six tigres tirent un char suivi de *Silène* monté sur son *âne* et de *mères habillées*, dont l'une tient une *chèvre*, tandis que l'autre porte un *van*.

Le char est surmonté d'une *pile*, composée de *trois aigles*, d'un vase orné d'une *vigne*, de deux animaux difficiles à déterminer *mordant des anneaux*, et d'un arbre aussi difficile à préciser que les animaux, Mais, en ce cas, il se dit *rinseau* ou *rein* (*feuillage*).

La description de cette charade ne concorde pas avec la gravure et la traduction littérale n'en est pas possible par suite de certaines crudités que j'ai dû supprimer dans la paraphrase du grimoire de Béroalde; je me contente donc d'une interprétation quelque peu gazée.

Prescrit l'est s'accorde triomphe Farfelu.
 Triste Guérin signe est vainqueur viel va
 Maran Licrane en horrible silence,
 Achève rêve en Mirebalais.
 Farfelu enseigne Angleterre vole au vent
 Doibt âme renvoie couchée renaît sépulcre.

Le triste *Guérin*, *Guérin le Mesquin* dans les romans de chevalerie, est le vieillard, en grec *Géron*. *Maran*, nom de la confrérie de *Marana*, vient du grec *maraino*, *croupir*. Le pays de *Mirebalais*, dont il est si souvent question dans Rabelais, comme étant celui des moulins à vent, est la *Touraine ou la France*, opposée à l'*Angleterre*, dans laquelle les druides ou *farfelus* plaçaient le séjour des trépassés, dont les âmes rentraient chaque année à la veillée des *démons* ou Noël pour renaître.

Cette composition est la plus belle et la plus grandiose des quatre.

On voit, d'après ce qui précède, que les Farfelus se divisaient en quatre classes : les *chantres* de Saint-Jean Ménestrel, les *oriflans*, les *licranes*, et les *tristes guérins* ou *marans*. Mon dictionnaire maçonnique énumère les *chantres Saint-Jean Benet*, les *ribaulds cribles*, les *licranes*, *escots*, *capables Pairpaulmes*, et les *marans*, *couché rené sépulcre*. Ce dernier grade est indiqué par une branche d'acia (*acacia rein*), qui fait son apparition au quinzième siècle, dans les tableaux de Pérugin et de Raphaël.

Le même dictionnaire signale un cinquième grade qui existait au dernier siècle, celui de *fendeur* ou bûcheron, à propos duquel Rabelais a écrit la légende des *Trois Coignées*. Il est souvent représenté dans l'imagerie d'Epinal par un bûcheron en sabots, la hache sur l'épaule. Dans l'antiquité, c'est Mer-

cure fendant la tête à Argus. Mais, dans le grimoire moderne, il est représenté par un *faune qui dort* (*faune dort*), et beaucoup plus souvent par un *faune cornu* ou *cordé*, qu'il faut lire *phénix rené*, ou *phénix ard* (*Fencard*, phénix qui brûle).

8° LE PHENIX.

Le grade de Phénix est extrasublunaire. La charade triomphale qui le concerne représente un cortège de *mères habillées et chaussées* portant des enseignes *forestières*, parmi lesquelles s'en trouve une de *fèvre* (*forgeron*) ; d'autres jouent divers instruments de musique (*ménestrelles*). Quatre *faunes*, attelés à des *cordes* et ceints de pampres (*vin*), tirent un char sur lequel se trouve un *entonnoir*, autre emblème du *vin*. Sur le char sont assis un *père vieil* et une *mère* portant une corne d'abondance remplie de fruits (*sort, fruit, feuille*). Le texte dit :

Ecrit l'y fait voir triomphe Farfelu
 Insigne monstre, l'horrible mort est belle,
 S'accorde Phenix art, vainqueur prouvé l'aie
 Amour sort sépulcre, noble forêt fils.

Les énigmes qui montrent que *l'horrible mort est belle*, sont le sautoir de *fémurs*, surmonté d'un *crâne*, que tout le monde a vu dans nos églises. Ce grade a inspiré, à la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, une foule d'images populaires, ayant pour titre : *Crédit est mort*, ce qu'il faut traduire *fini crédit*. C'est le *faune cordé de Poliphile*.

6° LE FAUNE DRACON.

Ce grade est le développement du précédent et le plus intéressant de la série, parce qu'il résume les doctrines des *Gilpins* sur le problème de la destinée. La charade qui lui est consacrée représente un cortège de *mères habillées, chaussées et ménestrelles*, portant des enseignes forestières. Une d'elles tient un pot à *feu*, une autre est munie d'une en-

seigne particulière, reproduite en grand dans une autre planche. C'est la *bisse qui se mord la queue* ou *Bismarque* servant de cadre à *trois chefs*, l'un de *lion, velu-lampassé (tirant la langue)*, puis des chefs de *chien* et *loup danchés* (avec des dents). *Bismarque* est la déesse gréco-druidique *Byssa marica*, la lavandière de l'abîme, ou la mort. Cette curieuse devise dit que *Bismarque arrester veuille l'âme passe London Canal*, ou la Manche. Puis vient une *mère* avec deux *jeunes (enfants)*, dont l'un a la *tête arrachée*, précédant deux *vieux faunes* portant des dieux *Termes à trois chefs jeunes*. Ils marchent à côté de deux *dracons* traînant un *char*, lequel porte *l'Amour archer* et *aveugle*. A sa suite, *Poliphile derrière*, deux *mères chaussées (rible)* et *habillées*. *Polia*, les *bras liés*, suivie d'une mère tendant une lampe (*tend lumière*), ferme cette charade triomphale, la dernière et la plus compliquée de toutes. L'analyser serait trop long.

En voici la traduction gazée :

Ecrit l'est s'accorde triomphe Farfelu
 Insigne horrible monstre li fût mort belle,
 Bismarque arrester veult l'âme passe
 London Canal, s'arrache prison doive elle
 Entre soit rajeunie. Prouve le
 A fendre quesne (chêne), qu'être tel
 Procrée mort aveugle viola temps lumière,
 Polifils captif demeure horrible
 Gralon, libère Polie temps lumière.

Gralon (*guerre Lande*) est le nom gothique du dieu de la guerre et de la mort. C'est ce père terrible qui fait dévorer à sa fille *Iseult* son amant, le chevalier *Ignaurés (feu rayonnant)*. *Iseult*, ou *Ise lice*, est la même divinité que la *Bismarque*, ou *basse marche*, c'est-à-dire la *basse frontière*. J'ai expliqué son rôle à propos de la déesse de *Cussy*, dont elle garde le nom, car elle est dame de *Coucy*. C'est le sépulcre dans lequel on se couche pour renaître rajeuni. Gralon y retient son amant prisonnier jusqu'à ce que *polie*, le *temps lumière* vienne le délivrer.

VII

Un septième triomphe m'avait échappé, parce qu'il est rejeté fort loin des autres ; et cependant il est trop important pour pouvoir être passé sous silence, car c'est tout ce que la franc-maçonnerie moderne a ajouté à la hiérarchie druidique. Je veux parler du grade de *rose-croix*. Les traditions maçonniques, qui sont très obscures quant à l'origine des autres grades, s'accordent à peu près unanimement sur l'institution des *rose-croix*, qui remonterait à Godefroid de Bouillon ; mais leur véritable créateur est saint Bernard. On sait que lorsqu'il prêcha la première croisade à Clermont en Auvergne, il fit distribuer à tous ceux qui s'engagèrent à délivrer le saint sépulcre un *carré de laine blanche broché d'une croix rouge, qui se portait sur l'épaule gauche* ; en grimoire : une *croix rouge* ou une *croix avec une rose* est un *rescor* ou *ricor*, c'est-à-dire un souvenir. Le signe de reconnaissance que saint Bernard avait donné aux croisés devait se lire *Rescor libere sepulcre*, souviens-toi de délivrer le sépulcre. Pendant longtemps, en Occident, on n'était considéré comme un homme fait que lorsqu'on avait visité les saints lieux. Le pèlerin rose-croix était donc considéré comme le *nec plus ultra* de la perfection, le *parpoli homme* par excellence, et, dans chaque corporation, on lui confiait de préférence les fonctions de *garde* et de *judge*, ou, selon le style du temps, de *prévost*. Dans le rite écossais, le septième grade a le titre de *prévôt* ; dans le rite français, il a gardé celui de *rose-croix*.

Le triomphe qui lui est consacré dans *le Songe de Poliphile* rappelle les terribles fonctions qui étaient dévolues jadis aux rose-croix, car à eux incombait la tâche de prononcer ces secrètes sentences des *saintes vehmes*, lesquelles s'exécutaient comme aujourd'hui celles des nihilistes. Aussi le rose-croix est-il représenté par un amour *bourreau*, c'est-à-dire armé de verges, monté sur un *char rouge* (*roux car*), et fouaillant impitoyablement deux *filles nues*, les *bras liés*, dont le-corps *brûlant* est couvert de *gerçures*. *Polia*, les mains

croisées sur un *estoc* ou souche, assiste à cette scène singulière qui se passe au fond d'une forêt. Voici la traduction de ce curieux tableau :

Escrit l'est triomphe Farfelu
 Ricor libère Jérusalem
 N'opprimer Turc se renvoie l'on.
 Es Maranes, Ricors, Gardes, Bourrels,
 Jurés secrets, vicomtes remplace,
 Crime ne se pratique ès Farfelus (1).

Ainsi le rose-croix remplaçait tous les officiers du vicomte, y compris le bourreau, quand il se pratiquait un crime chez les Farfelus. Il est bien entendu que sa juridiction ne s'étendait qu'aux crimes contre l'association, et que les tribunaux secrets devaient un compte public de leurs jugements avec les pièces à l'appui. C'est à cette règle d'équité que nous devons une foule de recueils de grimoires, dont le plus étrange est celui que l'on connaît sous le nom de *Songes drolatiques*.

Quant aux sept grades des ménestrels de Murcie, ils ont été transportés dans le Grand Orient de France lorsqu'il fut fondé en 1772.

On voit, par ces citations, que *le Songe de Poliphile* contient la clef de toute la littérature chevaleresque aussi bien que celle de l'art du moyen âge. Mais n'est-il pas étonnant que cette clef ouvre aussi les arcanes de la maçonnerie moderne? J'ai donné l'explication d'une des planches du *Triomphe de la Mort*, de Rethel, qui est une oeuvre toute politique enfantée par le besoin d'exprimer sa pensée à une époque où, comme au moyen âge, l'Allemagne ne comportait pas d'autre liberté que celle du grimoire. C'est pour les mêmes motifs qu'on en a fait usage plus que jamais dans la tourmente révolutionnaire. Aujourd'hui il ne sert plus qu'à transmettre certaines traditions gouliarques, mais elles n'ont pas varié depuis Léonardo Crasso. Mon dictionnaire maçonnique contient le grimoire correspondant au grade de *fendeur*; c'est une misérable lithographie, fort mal dessinée par un expert

(1) *Poliphile*, tr, Popelin, t. II, p. 317,

tailleur qui n'avait pas le talent de Philibert ni même de sa royale élève. Il est intitulé *Allégorie solaire* et représente un *chapel* (couronne) formé des *quatre temps, liés*. Au milieu est une *mère maçon, court-habillée et chaussée, rayonnant* sur neuf *maçons guerriés (l'épée à la main), trois maçons pieds nus éloignent le brouillard avec leurs outils*. En voici la lecture :

Veuille grimaces que laisse entre sépulcre,
Temps lumière âme change aille chair.
Ribauld renaître au gré de Brouillard
Combatte tel être peine corps baille.

« Elle doit renoncer aux grimaces, l'âme *temps lumière*, entrée dans le sépulcre pour aller changer de chair, au gré du brouillard qui lui donne un corps pour combattre contre la peine. »

On vient de voir, par ce qui précède, que le grimoire se divise en *blanc* et *noir*. Le *grimoire blanc* n'exige pas d'autre connaissance que celle du français et était révélé aux trois premiers grades. Le *grimoire noir*, à *rime brouillée*, est ce *mélange de grec, latin, hébreu et vulgaire*, dont j'ai donné çà et là quelques spécimens. Il exigeait une culture littéraire très forte, de sorte que les grades de *triste Guérin*, *Phénicard*, *fendeur* et *rose croix* ne pouvaient guère être conférés qu'à des hommes de lettres de profession.

On peut d'ailleurs remarquer que la hiérarchie des *Gilpins* correspond exactement à celle des druides. Les *jeunes chantres*, les *oriflans* et les *licranes* vont de pair avec les *bardes*, les *eubages* et les *vates* ou devins, que les Gaulois prononçaient *Fates* ou *Fades*, dont nous avons fait le mot *fée*. Mais la véritable initiation ne commençait qu'aux *Saronides* (vieux chênes) correspondant aux *tristes Guérins*. Les *Semnothées* (*qui voient le signe*) et les *Samothées* (*qui voient le Très-Haut*) ont pour équivalents les *phénicards* et les *fendeurs*.

La clef du *grimoire blanc* a été assez répandue, sans qu'il fût possible d'en faire un grand usage. Déjà les traités maçonniques du siècle dernier se plaignaient que la plupart des maîtres ne comprenaient pas des *symboles* qu'on ne leur ré-

vélaît que sous un double voile. Un livre comme celui de *Poliphile* ou de *Gargantua* exige une étude de toute la vie d'un homme d'une instruction de premier ordre. C'était donc bien véritablement le *noble savoir* que celui-là. Aujourd'hui personne, n'a plus le temps de le cultiver de la sorte. Le *Grand Orient* a aboli les *grimaces*, tous les autres centres maçonniques en feront autant, et les doctrines druidiques seront écrasées par l'athéisme comme celles du catholicisme.

Le grimoire ne peut donc plus servir désormais qu'aux artistes, pour trouver des compositions ornementales originales, et l'on peut le simplifier de façon à le mettre à la portée de tout le monde. Mais il aide surtout les archéologues et les historiens de l'art à résoudre certaines questions qui ne sauraient l'être autrement.

Beaucoup de livres et de tableaux sont signés en grimoire *blanc* ou *noir*. Tels sont *le Songe de Poliphile*, plusieurs livres de Rabelais, *le Blason des couleurs*, par Ligier Richer dont les signatures sont du ressort du grimoire *noir*. En peinture, les signatures en grimoire *blanc* sont assez communes.

Paul Cagliari, dit Véronèse, signait par deux *lévriers* (*calieures*), Zacchia Vecchi par une viole avec un Z sur la *queue*. Paul Potter par une *poule* et une *poutre*; Filipipi Boticelli, par une *boticelle* (*petite botte*) de *pépins* liés avec un *fil*.

Le numéro 72 de la galerie du Louvre, représentant une *Femme avec des gants*, est attribué par le livret au Tintoret, tandis qu'il porte sur la coiffure la signature de *Barbarelli* (*Giorgione*), composée de B *or barrés* d'un I *lié*. Ce tableau résout de plus une autre question, celle du mal dont mourut *Barbarelli*. Cette femme est celle qui l'empoisonna dans un baiser, après l'avoir indignement trahi. Le texte dit :

La Carogue je lègue (à l') infâme crible,
 Dame indigne donna le mal
 L'en crève, mi manquasse Parpalion,
 Sépulcre mena Français mal (1)
 S'accompagnasse *Barbarelli*.

(1) *Morbis gallicus* ou la gale.

Un critique anglais, du nom de Conway, a la prétention de nous donner des leçons et de soutenir que le *Marsyas et Apollon*, acquis récemment par le Louvre, n'est pas de Raphaël, parce que le sceptre du dieu se retrouverait dans la *Madone des anges* de Pérugin, que la chevelure rappellerait celle du *Combat de l'Amour avec la Chasteté*, du même, et que le petit doigt serait péruginesque. C'est de la critique misérable, que réfute péremptoirement le grimoire. Ce tableau est une requête, dans laquelle Raphaël demande à *l'arche église des ménestrels* de Murcie d'être reçu *parpolion licrane, accompli maître*. *Marsyas ménestrel* représente cette confrérie; dont *Poliphile* donne les règlements. Sa tête a tous les caractères d'un portrait très ressemblant. Encore plus ressemblant est le *portrait de Raphaël par lui-même en Apollon*. C'est bien lui tel que le décrivent tous les biographes, à l'âge de vingt-quatre ans, car le grade de *parpolion licrane, complet maître*, ou accompli maître, ne s'accordait qu'à vingt-quatre ans. L'insigne de ce grade est la canne dans la paulme gauche (*canne paulme tor*). Raphaël était né en 1483, ce tableau date donc de 1507 et est peint avec tout le soin que les artistes apportaient à un chef-d'oeuvre, dans le sens technique du mot. De plus, il est signé *d'un arc, d'une flûte et d'une ceinture bleue* posée sur le carquois, ce qui fait en grimoire : *Raphaël Saint, Ribauld*, l'un des titres du degré de compagnon ou *oriflan*.

Quand au style, il est archaïque, comme celui de tous les tableaux de maîtrise, dans lesquels on voulait plaire à des juges nécessairement choisis dans la génération précédente, d'autant plus qu'il est probable que la requête est adressée à Pérugin en personne, car *Marsyas joue nu* assis sur une *pierre (pierre joue nu)*. C'est une hypothèse que j'émetts sans certitude, ne connaissant pas de portrait de lui.

Les anciens faisaient rarement du pastiche, cela leur arrivait cependant quelquefois, témoin le style des planches françaises de *Poliphile*, qui est celui du quinzième siècle, à l'exception des trois dernières, ce qui me porterait à les attribuer à Catherine de Médicis, moins experte que Philibert en matière d'ar-

chaïsme. Des arguments de cette espèce sont donc sans valeur, et si le grimoire ne donne pas la certitude, ce qui est contre son essence même, c'est le meilleur des limiers pour trouver une piste.

Sur ce, je prends congé du lecteur bénévole qui aura eu le courage de me suivre jusqu'au bout dans un dédale aussi embrouillé. Une des plus charmantes pages de M. Popelin est celle dans laquelle il s'applaudit d'avoir *cultivé son jardin*, en menant à bonne fin une entreprise gigantesque, celle de traduire une encyclopédie telle que *le Songe de Poliphile*; moi, je ne fais que me mettre en route ; il est licrane complet maître, tout au plus puis-je prétendre au grade d'Orfelin Ribauld, à un âge où j'aurais le droit de solliciter celui de triste Guérin, s'il existait encore des Ménestrels de Murcie et des Loups bergers normands.

G. D'ORCET.
